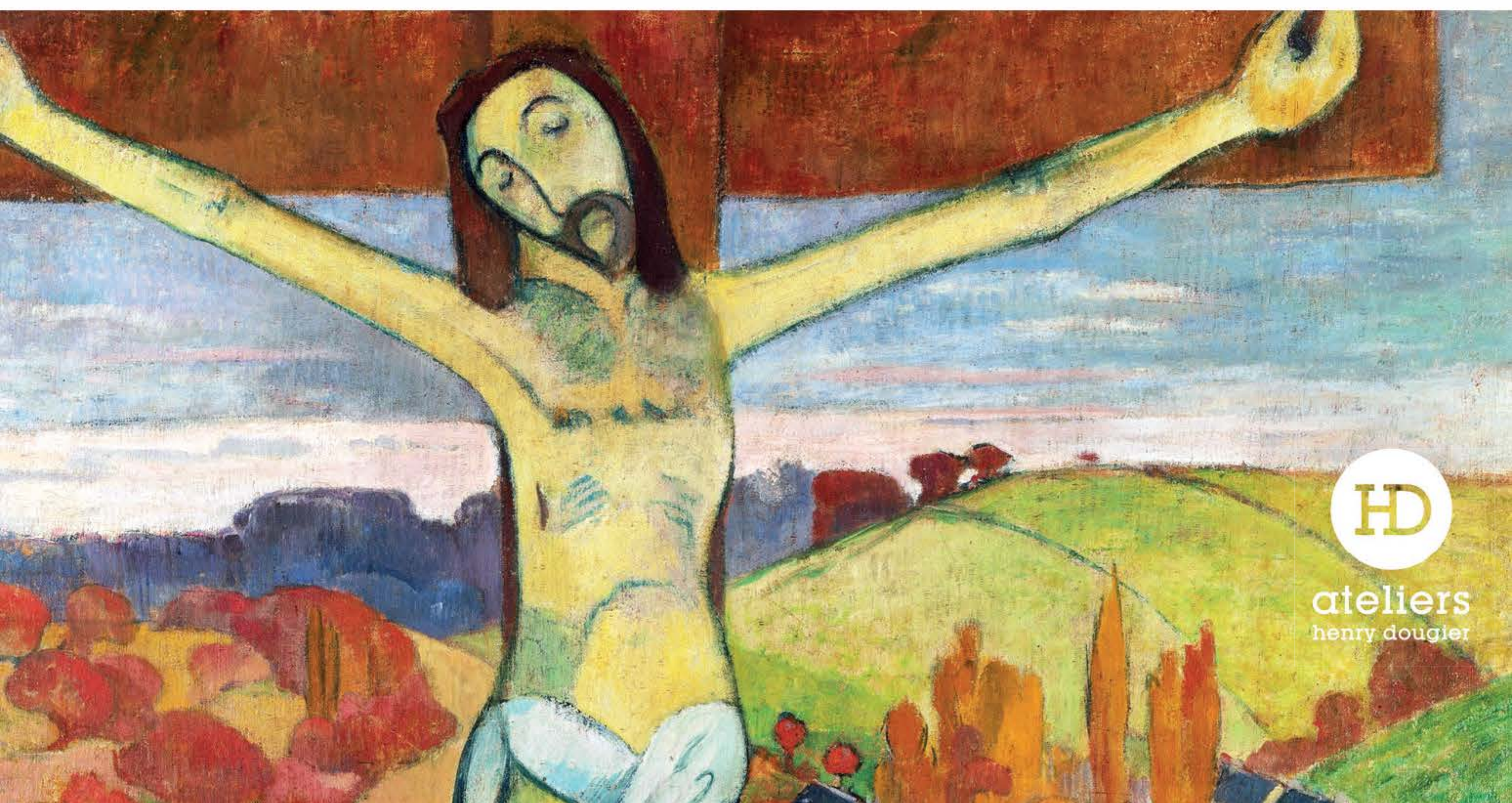


Marika Doux

un
message de
consolation
selon Gauguin

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougler

Marika Doux

un
message de
consolation
selon Gauguin

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougier

Aux cœurs jumeaux

« *Jésus, le type parfait.* »

Paul Gauguin,
L'Église catholique et les temps modernes.

Avant-propos

Paul Gauguin s'est toujours intéressé au divin.

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir sa correspondance et ses écrits, ou encore de lire l'excellente biographie de David Haziot, *Gauguin*, Fayard, 2017, et le très beau livre de Christian Jamet, *Gauguin, les chemins de la spiritualité*, Cohen&Cohen, paru en février 2020.

Dans la production de ce peintre d'exception, *Le Christ jaune* occupe une place à part. À la différence de bon nombre de ses œuvres, Paul Gauguin n'en dit absolument rien. Le tableau est pourtant célèbre, et à bon droit, puisqu'il opère une petite révolution dans le traitement du genre qu'il s'est choisi.

L'originalité de l'image, sa puissance, comme le mystère de ce silence, ont fait naître la fiction ici proposée. C'est une histoire. Elle explore un Paul Gauguin possible, parmi tous les Paul Gauguin imaginables.

Comme ce peintre était aussi un écrivain – et quel écrivain ! –, ce « roman d'un chef-d'œuvre » ne pouvait pas ne pas lui emprunter certaines de ses formules. On les trouvera présentées en italiques dans le corps du texte et entre guillemets pour les titres des chapitres.

« Le cœur en désordre »

La tristesse n'aura pas ma peau. Je ne veux pas. J'emmerde les sentiments.

Je vais aller me promener. Faire une grande marche le long de la côte du Pouldu, frotter ma peau au sel marin, rincer au vent les chiures de peinture de mon veston, casser mon âme dans les vagues.

De Haan, à côté de moi, est en pleine nature morte. Il travaille. Absorbé. Inspiré. Le haut de sa chéchia tremble au bout de son corps malingre tandis qu'il pose de la couleur là, et puis ici. Un instant, son pinceau est comme mon pinceau. C'est moi qui peins cet énorme jambon, et ces oignons ronds comme des bonbons, c'est mon pinceau qui lisse le gras blanc, la viande fumée et grenat.

— Vous devriez faire pareil, Paul. Cela vous mettrait en appétit.

Je me contente de sourire. Le Hollandais se met à avoir ma forme d'humour.

Avec lui, pas besoin de parler.

Il a glissé un œil vers ce que je fais ou, plus exactement, vers ce que je fais et refais, et il a compris.

Toujours *Elle*.

Je n'en finis pas d'inventer des aventures à cette fille aux yeux plissés, au visage encadré par ses deux poings fermés, qui boude, médite, fait la tête... et sèche à présent devant moi dans des tons de gris et de vert. Elle est devenue un véritable personnage de ma peinture, et de ma vie. Ma muse, peut-être.

Ma boudeuse est souvent aussi triste que moi.

Aujourd'hui, elle regarde un tas de goémon gigantesque, gris et vert comme elle, qui semble prêt à l'écraser. Elle se raccroche à toute force au cadre de l'image, ses bras pliés sous son menton, fourches plantées au bord du tableau.

Moi aussi, je me raccroche.

À la peinture, à la création.

Je fais ce que je peux pour exister face à la montagne des maîtres qui m'ont précédé, comme elle fait face à sa montagne de goémon...

« Écrasement de l'âme devant l'obstacle du monde, et sourire de guingois », voilà comment je devrais intituler mon tableau !

Pourtant au tout début, il n'en a pas été ainsi.

Au tout début, cette fille, elle était pleine de vie. Et d'espérance.

La première fois qu'elle est entrée dans un de mes tableaux, elle s'est assise face aux fruits colorés que j'étais en train de peindre pêle-mêle – table, corbeille, coupe, assiette, vrac de poires, de pêches, de raisin, avec une seule pomme verte renversée. Et elle a souri. Gourmande. Sensuelle. Sûre du plaisir à venir. Sûre du jouir. L'espérance des commencements dans les yeux. L'espérance de l'origine : tout a été fait pour soi, la vie permettra de manger tous les fruits un à un, rien ne sera confisqué. Le monde est à portée de main.

Ou, s'il faut choisir – et il faut choisir –, on choisira le meilleur fruit, c'est sûr.

Pour moi, c'est ainsi que tout commence. Au pied d'un arbre. Au beau milieu du paradis qu'est la vie. On naît, on grandit, on vit entouré de fruits. Il faudrait pouvoir cueillir sans se tromper...

11

Lueurs de l'aube à Orléans entrant partout par les vitraux de la chapelle du pensionnat. J'ai neuf ans. Le père Dupanloup se penche vers son auditoire, tandis qu'au-dessus de l'autel un Christ en croix monumental suspendu au plafond par un immense fil d'acier tombe du plafond comme une épée.

— Mes enfants, Ève n'a pas bien regardé. Elle a pris le fruit du Bien et du Mal... au lieu de prendre celui de la Vie éternelle ! Et voyez où nous en sommes ! Ève aurait dû se méfier. Sentir le piège.

Mais non. Crac ! Elle cueille le mauvais fruit, et c'est la catastrophe... Comprenez-vous ce que nous dit le texte, mes petits enfants ? Il faut apprendre à voir. À bien voir. Sinon, on fait le mauvais choix. On se trompe de fruit. Et il reste sur l'estomac ! Bien voir et bien choisir, c'est le premier conseil que Dieu nous donne. Il faudra nous en souvenir...

12

En ce moment, beaucoup de scènes, de détails de ma vie passée me reviennent. De Haan prétend que c'est parce que j'ai passé la quarantaine. C'est trop facile. En moi, éparpillé un peu partout, il y a comme un puzzle, que j'essaie de reconstituer. J'ai fait tant de choses, déjà. Parcouru tant de kilomètres. Vu tant d'hommes, de sociétés, de civilisations. Cette variété me contraint. La bigarrure de ma vie. Je cherche à en assembler les images. Bien voir, bien choisir... C'est le début de tout. Mes pensées se collent à ma fille verte aux yeux plissés, qui s'engluie dans la contemplation du goémon. Bien voir. J'accomplis la première partie du programme. Pour le reste... J'ai appris des choses utiles dans ce Petit Séminaire où ma mère m'a placé dès notre retour du Pérou. Et j'y ai appris ces deux choses essentielles, dessiner, savoir être seul, qui seraient classées synonymes, si les dictionnaires étaient intelligents. Dans certaines circonstances, sans doute, l'Église peut avoir du bon.

La mer au loin s'éclaire à perte de vue.

C'est ce que j'aime dans cet atelier, la « perte de vue »...

D'un coup, entre deux claquements de nuages à la fenêtre, l'Iguane du Midi à crête rousse passe la tête, et la maison jaune se met debout à la croisée. Lumière coupante d'Arles au petit matin. Vincent Van Gogh me salue. Ses paroles battent comme deux grandes ailes :

— Bonjour, l'homme qui vient de loin et qui ira loin.

Vincent me fait visiter sa maison. L'atelier provençal, la cuisine, les chambres à l'étage. Il insiste de façon puérile sur le fauteuil qu'il a fait venir tout exprès.

— Pour vous.

Il parle beaucoup, s'agite.

— Aujourd'hui est un grand jour puisque vous êtes venu jusqu'à moi...

Un grand jour !

Machinalement, je tourne la tête vers le calendrier que nous avons suspendu dans notre atelier, Meijer de Haan et moi. Arles, Vincent, la maison jaune, c'était il y a un an. Aujourd'hui, nous sommes le mercredi 30 octobre 1889 et je me souviens : la boudeuse méditative, les fruits, l'Iguane. Mes bras ne font plus rien depuis un moment, et la mécanique de ma pauvre tête s'emballe... Pour me donner contenance, je feuillette mon carnet de croquis. De mes pages couvertes de dessins

émergent les compositions qui, en ce moment, tentent de s'assembler dans mon imagination : le Christ au jardin des Oliviers, Calvaire breton, le Christ jaune. Mais leurs formes aussitôt apparues se recroquevillent, se rabougrissent, se dissolvent, et il n'en reste rien.

Partir me promener. Dare-dare. Avant que le monde lui-même s'anéantisse.

J'abandonne mon pinceau. Je jette un tissu sur ma toile. J'essuie mes mains dans un torchon.

Mon Macfarlane. Pas mon beau chapeau de cow-boy « Buffalo », il s'envolerait avec tout ce vent, mon béret rouge plutôt. Et ma canne de marche sculptée. Voilà.

Geste de la main à de Haan.

Je descends les deux étages.

Je suis dehors.

2

« J'ai mis toutes mes forces dans la journée même, tel le lutteur qui ne remue son corps qu'au moment où il lutte »

Le bruit cadencé de mon pas sur le chemin qui descend à la plage engourdit mon désarroi. L'endort. L'air passe sur ma face son linge humide. Le sel humecte et vrille mes lèvres sèches. Petite secousse de vie par tout le corps, et coup de bâton de l'horizon au cristallin de mes pupilles : j'entre dans le paysage. Je palpe le gris, le violet. Dans leur profondeur forcée, le tracé des rochers se déploie... Il suffit de regarder breton pour innover en peinture ! Pour pratiquer l'œil neuf.

Donner à la couleur *le ton sourd, mat et puissant* de mes sabots *qui résonnent sur ce sol de granit*, la faire chanter dans les lignes devenues des portées, voilà ce que je voudrais faire. Aller au simple. Retrouver le primitif. Et que tombent les écailles des yeux. Tout commence par la couleur et la ligne. La terre, le ciel, l'amour. Il faut remonter aux principes. C'est plus facile dans le pays d'ici. Où la terre s'arrache à la mer avec la force obstinée des

enfantements cosmiques. Où les frontières et les limites, toujours chancelantes, se font, se défont, se refont sans cesse. Bretagne : pays où on renaît chaque jour et en entier ; c'est un rythme qui me convient. Pour l'heure, et jusqu'à la prochaine marée, le rivage abandonne la lutte. Il tremble devant les vagues qui déferlent les unes sur les autres à grand renfort d'écume, et se dérobe, tant bien que mal, à la gueule immense de la mer. Bruit de déglutition liquide montant des sables. Mon âme malade hâlée par le reflux se laisse entraîner naïvement au large. Part se baigner seule sous le ciel d'orage. Attends ! Je descends les dunes en courant, mes sabots dans les mains. Mes pieds éclaboussent l'eau glacée. Mais il est trop tard. Il faut savoir laisser son âme dériver au loin.

Alors je remonte lourdement le sentier qui conduit au chemin de la falaise. Le vent secoue violemment les pans de mon manteau, tire les boucles de mes cheveux, ébouriffe mes paupières de tortue, taille des larmes dans mes yeux. Le vent me sculpte. M'épure. Je suis un morceau de bois qu'il burine entre ses mains. Je deviens une œuvre du vent. Il sait mieux créer que moi.

Sur le pont du *Luzitano*, du *Chili* ou du *Desaix*, quand j'étais « marin sur la mer », comme on dit, c'est le vent qui m'a appris à sculpter. J'aurais dû en rester là. Ne pas me mêler de peinture. Une

femme. Cinq enfants. Emile, Aline, Clovis, Jean-René, Pola, et Mette, leur mère. Ce n'est pas rien. Cela aurait dû être tout.

L'art m'a emporté. Comme cet éclair sur l'océan. Déchirant tout. Éclairant tout.

Me transperçant le cœur de son grand fleuret qu'aucune main d'homme, de femme, d'enfant ne pourra retirer. Tout pour l'art. Et cette évidence : « je veux peindre tous les jours »...

Je peins tous les jours.

Et je n'ai pas vu ma famille depuis deux ans. Je mendie chaque mois des nouvelles à Mette, qui écrit peu – dame, c'est que le Danemark n'est pas tout près, et que le papier coûte cher !

Je peins tous les jours.

Et je dois vivre, et tenter de faire vivre avec ce que je gagne. Soit, depuis juin, la somme des deux toiles vendues galerie Goupil... La pension Gloanec, à Pont-Aven, à un franc par jour, est devenue trop chère pour ma bourse. C'est Meijer de Haan qui paie pour moi au Pouldu chez Marie Henry en échange des cours de peinture que je lui donne. Maître en peinture et maître de la dèche, voilà ce que je suis.

Je peins tous les jours.

Et la dernière exposition que nous avons faite, mes amis et moi, Café Volpini, où notre groupe « impressionniste et synthétiste » a donné ce qu'il a de meilleur – et pourtant de moins surprenant,

pour ne pas effrayer le bourgeois aux yeux rétrécis –, est passée totalement inaperçue.

Je peins tous les jours.

Et la comtesse qui s'était ici amourachée de moi m'avait promis contacts, relations, commandes, ne donne plus signe de vie depuis qu'elle est retournée à Paris.

Je peins tous les jours. Et en ce moment : même pas.

Mon regard glisse sur le liseré des falaises, et luge dans un paysage intérieur où l'écume se transforme en neige. Fracas de blanc au dedans. De blanc pur, sans lumière aucune. Pourquoi ai-je posé les choix que j'ai posés ? Tout a un goût de fiel. Je bois à une éponge gorgée de vinaigre. Je suis un Christ qui ne comprend pas sa croix.

Mais il faut comprendre.

Alors, les yeux rivés au sol, je ramasse mes pas.

Je parcours ma vie à l'envers.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier